

PASCAL BURQ

Serial Coureur

*Serial
Coureur*

Publishroom
www.publishroom.com

ISBN: 979-10-236-0430-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PASCAL BURQ

*Serial
Coureur*



publishroom

« La pensée est un oiseau de l'espace,
Dans la cage des mots
elle peut déployer ses ailes
Mais ne peut s'envoler. »

– Khalil Gibran

« Ceci n'est pas une autobiographie »

C'est probablement à l'occasion de ses interminables entraînements peut-être lors de ses longs raids en solitaire, sur le cirque de Maffat ou plus près de chez nous, soit à travers les Alberes, ou à la Carança que Pascal est allé puiser son inspiration. Sa connaissance de la course à pied nous happe et ses talents cachés d'herboriste nous tiennent en haleine de bout en bout.

Manifestement le coureur de longue distance galope avec ses démons. Après cette lecture, il est à se demander si la solitude du coureur de fond existe bel et bien. En tout cas Pascal semble trotter avec des idées derrière la tête.

Plus j'avancçais dans cette intrigue et plus je m'apercevais que je suis un survivant de la course, avec mes quarante ans de pratique et avec mes trente-trois années d'expérience en tant qu'organisateur. Années durant lesquelles j'ai souvent fréquenté cet individu. Et n'ai eu à déplorer aucune victime.

Finalement personne n'est mort au marathon de Venise avec lui, pas plus qu'à Barcelone, sur les crêtes d'Espelette ou du Vignemale.

Par contre sur les pentes du Canigou qu'il affectionne particulièrement, ou à l'arrivée de la Ronde Cérétane, au mois de septembre vous vous poserez la question : où ai-je pu croiser ce type ? Et vous ne courrez plus sans vous retourner.

Jean Marie Honorio
Fondateur de la Ronde Cérétane en 1984
Boss et Bipède d'or 1997
Et bénévole enthousiaste.

Première partie

Chapitre I

15 octobre 2014

La Réunion

La Diagonale des Fous

Avec ses babillages incessants, elle lui prenait la tête. Elle l'assommait et il n'en pouvait plus de cette course insensée. De cette vaine poursuite, dans la foulée de cet être insignifiant, grotesque cavale d'orgueil, inaccessible. Vingt bornes qu'elle le soulait. Dans ces ravines de l'île de la Réunion, elle et lui, ils couraient depuis le petit jour. Ils avaient gravi La Fournaise, franchi la Plaine des Sables... Le dénivelé était pénible. Familier des courses de plus de cent kilomètres, la distance ne lui faisait pas peur. Pas plus que ces ascensions, si raides. Il s'était entraîné dans des cages d'escalier d'immeubles de la région parisienne, les dernières semaines. Pas moins de douze étages, gravis à un rythme d'enfer. Mais cette préparation de forçat n'avait pas été suffisante. Pour parvenir au terme de ces cent soixante kilomètres, avec les dix mille mètres de dénivelé positif à se farcir, pour cette traversée de l'île, mille deux cents mètres d'un seul trait, c'était beaucoup pour lui. Surtout dans ce brouillard sonore fait d'anecdotes idiotes, de descriptions insipides, de commérages et poncifs de tout genre dont il n'avait absolument rien à foutre, mais rien... Insupportable! Et puis sa voix, sa voix, bordel! Chuintante, acidulée, haut

perchée, infantile et stupide... Sa voix lui vrillait les tympans. Il fallait que ça s'arrête : assez !

Minuit. Ils avaient conclu une sorte de « *gentleman agreement* ». Ils avaient décidé de s'associer, de mettre en commun leurs forces, pour progresser en binôme, dans la nuit. À Cilaos, à peu près à la moitié de la course, déjà, psychologiquement il se sentait cramé. Elle, elle affichait un mental d'acier inoxydable. Au ravitaillement, elle lui avait confié qu'elle en était à sa cinquième Diagonale des Fous, cette grande traversée de l'île de La Réunion. Ils avaient le même rythme, ils pourraient s'entraider. La nuit allait tomber. Elle portait une « frontale » de spéléo, très puissante. Au cœur des ténèbres, la lumière dissipe la peur. Libéré du stress, on économise de l'énergie. C'est le mental qui fait la force dans l'ultra-fond, c'est en puisant dans les ressources ultimes de son psychisme que le coureur trouve le carburant permettant de résister aux tentations de l'abandon. Ils pourraient courir de pair, le temps passerait plus vite, deux phares valent mieux qu'un.

Les organisateurs l'avaient écrit et conseillé : « Évitez de progresser seul dans le noir, formez des wagons. » Le leur était petit, tout petit, à peine un wagonnet. Dans un insupportable tortillard de mots, tout au long du chemin boueux qui contourne le Piton des Neiges, elle n'avait pas cessé de jacter. « Tu causes, tu causes », se disait-il. Dans ce nuage verbal, épousant les bancs de brume des contreforts, elle ne lui avait concédé que de rares moments de silence, pour reprendre son souffle. Elle ne semblait se résoudre à se taire, ou presque, que quand la pente battait des records de pourcentage. À côté de ça, elle assurait. Elle avait un cœur de folie, sûr ! Une éjection systolique à faire craquer un quatre temps de Harley Davidson... Au sommet, dans le bonheur d'une éclaircie, leurs yeux s'étaient posés sur l'océan Indien, au loin, au niveau du lagon baignant Saint-Gilles. Une trouée dans les bois-de-fers, branles verts et autres calumets, fougères et cafés Bourbon. Puis les nuages, couvercle hermétique vers la nuit, et le thermomètre qui perd 10 degrés. Le noir et la peur. Infantine, irrationnelle.

La course avait démarré à 2 heures du matin. Ils trottaient depuis dix-sept heures. L'hypoglycémie commençait à l'affaiblir, le rendant soudain vulnérable. Le parcours amorçait une descente, en douceur, elle lui parlait de son travail, de ses enfants qui venaient de trouver un job en métropole. Elle était de Lyon.

– Enfin une petite ville à côté de Lyon, Châlons... Non pas une petite ville; quand même trente mille habitants, c'est pas rien... Tu vois, l'avantage c'est les distances. Par rapport à mes gamins, à Paris, qui perdent une heure matin et soir... Remarque, mon nouveau copain, lui, il a tout le temps du transport, c'est son métier ah ah... Représentant en matériel médical, qu'il est...

Oui, son nouvel ami, elle venait de divorcer pour se remettre en couple, son ex était infirmier, mais ça n'allait pas, alors... Alors.

« ASSEZ », pensait-il depuis une demi-heure. « ASSEZ, STOP! », il fallait qu'elle arrête, qu'elle se taise. Il n'arrivait pas à se concentrer sur son souffle, sur ses mouvements, sur ses douleurs. Sa « frontale » éclairait mal. La luminosité intermédiaire le gênait. Entre chien et loup, on n'y voyait pas grand-chose. Les forces lui manquaient depuis le sommet. Sa foulée, d'habitude économe, devenait trop rasante. Ses godasses commençaient à frôler dangereusement les racines, il allait trébucher, peut-être tomber. Les guêtres légères avaient accumulé les grains de poussière des roches noires du volcan, dans le cratère. Au matin, il avait traversé la Plaine des Sables dans un rêve, bourré d'endorphines, dopé à l'enthousiasme dans la magie de ce jour naissant. Lumière orange aux reflets rouges, ombres noires et pourpres des coulées de lave éteintes, érodées par les siècles. Depuis, c'était l'enfer. Sur les bords du sentier, des formes menaçaient. Il accommodait mal, ses réflexes diminués le laissaient démuné devant des silhouettes informes, insecte ou chauve-souris? Il hésitait. La laisser partir en avant? Il serait seul dans le noir. Il se retourna. Aucune lumière derrière eux. Personne pour leur donner la chasse. Attendre un autre groupe? Il risquait de tomber sur des gonzes de la même espèce. Devant

eux, un écart stable les séparait toujours d'un petit groupe de trois ou quatre lucioles. Tenir le rythme, lui dire de la fermer ? Impoli. Il ne le sentait pas, il rongea son frein. Une douleur au genou qui allait et venait... Des irritations sous les bras, au cul... L'humidité due à la transpiration et les frottements inavouables dans les plis intimes, autour du périnée, des fessiers. Les cloques sous la voûte plantaire. Les ampoules, il y était habitué, matelas qui éclatait à chaque course, à chaque longue distance affrontée. Tant qu'il laissait la chaussette bien en place, il n'en souffrait pas.

Et l'autre qui continuait à pérorer. Une petite montée dans laquelle il se trouva en difficulté puis un plat sur lequel elle ralentit.

– Tu comprends, mon gamin, j'ai vraiment eu du mal à l'avoir, j'ai été une mère tardive...

Comment en étaient-ils arrivés à parler de procréation ? Lui que ces sujets rebutaient particulièrement.

– La difficulté pour moi, ça n'a pas été la fécondation in vitro, non, pour moi le pire...

Il ne voulait absolument rien savoir du pire. Qui pourtant arrivait :

– Non, le pire, ça a été l'accouchement, à la naissance j'ai eu des déchirures incroyables qui m'ont laissé des séquelles.

Allait-elle lui décrire les lésions ? Il se taisait, incapable de comprendre pourquoi il attirait toujours les confidences les plus intimes. Ce n'était pas la première fois. Étaient-ce son maintien et sa réserve qui paraissaient bienveillants ?

– Tu comprends, ça a provoqué des lésions des sphincters, alors il me reste des fuites urinaires et lors des grandes courses c'est très pénible et douloureux. Ça crée des brûlures.

Ils ne se connaissaient pas deux heures auparavant et déjà, il savait tout, et le reste. Tous ses petits secrets dégoulinèrent, féminité livrée, sans pudeur et sans gêne, sans retenue aucune. Il choisit de la laisser prendre un peu d'avance. Quelques mètres. Il voulait se concentrer sur lui-même, sur son épreuve. Il était habitué à s'entraîner avec des types meilleurs que lui : manquant de souffle, il les laissait parler, ne répondait jamais.

Parfois un mugissement si on lui demandait, en plein effort, un avis sur la politique ou sur un film – avis qu’il était incapable de donner. En course, il se foutait de tout, et du reste aussi. Bientôt, il la rejoignit, ils entraient dans une gorge, bordée d’un abîme où coulait une rivière. Des randonneurs venaient y faire du canyoning, en journée. La falaise à main droite. Il s’était calé sur le côté droit du sentier. Il avait peur du vide. Vertige aggravé par l’usure, la fatigue de la course. Elle parlait et parlait encore, intarissable, incontinent... Ses entraînements à Chalon-sur-Saône... il n’écoutait pas. Elle était plutôt grande, un bon mètre soixante-dix-huit lui faisait quatre ou cinq centimètres de moins. Comme tous les coureurs, elle était mince, mais pas nerveuse. Une grande fille blonde dégingandée, tignasse serrée dans un bandeau vulgaire. Son odeur corporelle était forte, des relents de déodorant sur fond de transpiration aigre. Il l’aurait probablement trouvée jolie en d’autres lieux. C’était sa détermination qui l’avait impressionné quand ils s’étaient rencontrés au « ravito ». Séduit? Probablement un peu. Il lui avait emboîté le pas. Elle était une guerrière, une vaillante.

Quelque part au milieu de la nuit, il avait perdu toute notion du temps. Ils avaient passé le col du Taïbit, et le Grand Bénare. Ils cheminaient vers Marla et la Rivière des Galets dans le cirque de Mafate. Il était las et inquiet. Le vide. Il se sentait appelé par le néant, il rasait le mur de la paroi, frôlant de sa main droite le rocher rassurant renvoya la lumière de sa « frontale »; elle causait toujours. « Mais putain qu’elle se taise! Qu’elle ferme sa grande gueule. » Comme il n’en pouvait plus, il la poussa. Simplement, et soudainement. Comme ça. Sans signe précurseur, sans avertissement préalable. Il ne savait pas même exactement pourquoi il avait fait ça. Il avait pris trois mètres d’élan et tandis qu’elle parlait, au bord du précipice, il s’était rué sur elle. Prenant appui sur son sac à dos il l’avait jetée dans le vide, évidemment. L’action avait duré trois ou quatre secondes à peine. Urgence imprévisible. Il fallait la faire taire. À tout prix. Elle avait crié un peu, dans sa chute. Sans déranger personne. Un bruit mat, un choc et quelque chose qui roule et s’écrase soixante-dix mètres plus bas, dans

le grondement du torrent impétueux. Il ne sut que bien plus tard qu'elle était morte sur le coup. Les autorités émirent l'hypothèse d'une chute due à la fatigue. C'est bien pour éviter ce genre de pépin qu'on encourageait les coureurs à progresser au moins en binôme. On crut qu'elle était seule au moment de « l'accident ». Son corps ne fut découvert qu'après que la course avait été fermée. Elle avait pointé à Cilaos sans apparaître au *check-point* de Mafate. La portion du parcours fut ratissée. On finit par penser à ce ravin. Des sauveteurs y descendirent en rappel. Elle gisait au pied de la falaise, à trois mètres du cours d'eau.

Il avait une conscience aiguë et très précise de son crime. Mais il lui semblait que ses actions étaient celles d'un autre, le souvenir de son geste ne rôdait qu'à la périphérie de son subconscient. À la surface de son être. Et ce, depuis le premier instant. Il le garda dans les confins de son intelligence, flottant quelque part autour de son cerveau. Il n'était pas un mauvais bougre, juste un type un peu réservé. C'est peut-être l'effort inouï qui avait aboli son humanité. Il n'avait jamais été violent. Irascible probablement ; mais, bien éduqué, il avait toujours maîtrisé ses pulsions.

Cette nuit-là, il continua son chemin comme si rien ne s'était passé. Se retourna une fois ou deux sans voir aucun suiveur. Il ralentit et se concentra sur sa respiration. Quelques minutes après ce geste dément, il avait déjà oublié son meurtre. Il voulait se nourrir de l'air, se remplir de la brise nocturne. Il prit une barre aux céréales engluées dans du miel qu'il ne parvint que difficilement à insaliver, puis but un peu d'une boisson énergétique qui le dégoûta. Il ne devait pas flancher. S'hydrater peu et souvent. Il était en acidose depuis un moment. Les nutriments ne passaient plus de son estomac vers le sang, il se sentait en hypoglycémie. Trouver en lui-même du carburant, se remotiver, avancer, un pas après l'autre toujours en avant. Il devait s'éloigner de cette scène. Ce fut une motivation supplémentaire pour avancer, toujours et encore avancer. Il courait depuis vingt heures quand il déboula à

Salazie. Il était minuit, il avait suivi son tableau de marche. Il se comportait comme un autiste. Centré sur un geste mécanique d'une régularité inaltérable. Névrosé au plus haut point. Il surjoua la fatigue à ce ravitaillement et en profita pour se faire masser. Il se remettait de ses soins quand sa compagne le rejoignit. Il restait quarante kilomètres et ils avaient prévu de les faire ensemble. Mais elle ne le sentait plus. La nuit était inquiétante, sans lune, seules les « frontales » éclairaient la montagne. Elle parcourut à ses côtés deux kilomètres en redémarrant de ce gros point de secours et de ravitaillement. Mais quand les dernières maisons eurent disparu et comme ils allaient être mangés par les ténèbres, elle renonça. Elle le rejoindrait sur la ligne d'arrivée. Quelques encouragements et une embrassade et il fut seul. Un peu après 1 heure du matin. Il savait qu'il aurait du mal sur ce dernier tiers de la course. Il repartit perclus de douleurs. Le massage, mal fait, ne lui avait procuré aucun bien-être. Mais il était encore dans ses temps de passages. L'ascension de Roche Écrite fut un calvaire. La falaise creusée de marches hautes de trente à cinquante centimètres le dépouilla de ses dernières ressources. Les quadriceps brûlants, tendus et tétanisés par les crampes, il vomit au milieu de la montée. Sa respiration devenait courte. Les intercostaux à vif, il ne pouvait plus respirer à fond sans risquer de douloureuses contractures de ces putains de petits muscles dont il n'avait jamais eu à connaître l'existence. Un type était mort à cet endroit l'année précédente. Épuisé, le coureur était tombé à la renverse dix mètres plus bas, sans raison, dans ce cas, et s'était rompu les cervicales. Même ses masséters lui posaient problème. Ses joues se tétanisaient quand il voulait aspirer l'eau de son *camelbak*. Boire devenait douloureux. Il se répétait les encouragements de son amie, mais il n'était qu'une loque. Au sommet, il but une soupe salée, des nouilles qu'il garda sans les rendre. Il restait vingt bornes. Une descente plutôt régulière : la roche volcanique empêchait les pas de glisser et bloquait le soulier. Les doigts de pied venaient heurter le bout de la chaussure, formant des hématomes sous les ongles qui s'arrachaient un à un. Du sang plein les chaussettes.

Il restait dix kilomètres. Il commençait à entrevoir la fin. Complètement cuit ; se résoudre à parcourir la distance en deux heures ? Une honte. L'impression d'avoir du plomb sur les épaules et de ne pouvoir décoller les jambes d'un sol gluant. Il aurait rêvé d'une présence, un soutien moral, son amie lui manquait, sa patience et sa douceur, elle l'aurait encouragé, le son de sa voix l'aurait réconforté. Il devait se rebeller contre lui-même, contre sa faiblesse. Les mauvais esprits n'étaient pas loin, les sirènes de l'abandon. Il était au-delà des mots, au-delà de l'entendement. Il devait être 6 heures du matin, la lumière d'abord très ténue puis plus assurée et enfin diffuse sur une mer de nuages assez proches du sol. Le nouveau soleil sur un océan d'un argent aux reflets métalliques. Persistait un peu de brume, mais qui n'empêchait pas de voir le chemin. Un deuxième lever de soleil sur la course. La nuit était derrière lui, comme la mort. Les premiers avaient franchi la ligne depuis six ou sept heures, il lui fallait souffrir encore trente minutes. Puis ce serait vingt minutes. Il ne comprit jamais comment il réussit à trotter à nouveau. Dix minutes et puis cinq. Et les deux cents derniers mètres. Quarante secondes d'euphorie, avant que les nerfs lâchent.

Les yeux ne contiennent plus l'émotion. Sa poitrine parvient à se soulever sans douleur, dans un mouvement opposé à la respiration. Il pleure. Sans effort et sans s'arrêter. Il est avachi dans un coin. Sa compagne a repris la voiture de location. Elle l'attend depuis deux heures. Elle lui caresse les cheveux, l'embrasse. Va lui chercher un café. Il aura mis six heures pour les vingt derniers : lamentable, et dantesque. Adossé à un mur il refuse le massage. On lui offre sa médaille. Une putain de breloque. « Tout ça pour un bout de ferraille, un trophée dérisoire », pense-t-il.

Pas une seconde il ne songe à la coureuse qu'il a jetée dans le vide. Est-elle blessée ou en vie ? A-t-elle souffert ? A-t-elle même existé ? Il avait cheminé avec elle il y a si longtemps. Il se sent infect de la transpiration mélangée et collée par le sang qui a coulé de ses égratignures, ses chaussettes noires de la terre et des cendres de la Fournaise, des griffures des arbres épineux sur ses avant-bras et ses tibias, il ne ressent plus rien.

Le corps meurtri, il regagne leur voiture. Arrivé au bungalow, il se douche. Chaque geste est difficile, l'eau semble acide sur ses plaies et ne lui est d'aucun réconfort. Ses muscles sont durs, douloureux. Les postures pour se nettoyer sont instables, périlleuses. Il est mal sous la douche. Et mal, allongé sur un lit. Ses cuisses sont en feu. Il tremble et vibre de fièvre. Il ne dort pas, il est dans un état comateux. Assoupissement qu'un filet de bave souligne sur l'édredon et dont il sort moulu et hagard. Quelques heures *off*, et, en milieu d'après-midi, il rejoint son amante sur la plage. Il y est mal également. Le soleil l'agresse et le sable colle sur les zones lésées de sa peau. Le sel le brûle, il retourne à l'ombre.

Trois jours plus tard ; départ. Il monte dans l'Airbus pour Paris. Le canard local a publié un entrefilet sur le « décès accidentel » au cours de la course d'une concurrente du Grand Raid. C'était l'objet de quelques conversations de bistrot, sans plus, sans émouvoir le moins du monde les participants qui viennent de toucher au but après une année de sacrifices et d'efforts. La disparue leur était inconnue. Les autorités n'ont pas non plus surmédiatisé ce fait divers. Ne pas inquiéter la cohorte des touristes sportifs. Dans l'avion, c'est l'euphorie. Il regarde les autres passagers. L'avion a fait le plein de ses places avec les coureurs venus de métropole, qui rentrent au bercail. Il essaie de deviner qui a réussi la traversée. Ils forment une famille, un groupe de survivants. Certains, c'est évident, en gardent les stigmates. Les pieds aérés dans des tongs inadaptées à un retour citadin, mais bonnes pour les orteils endoloris, des hommes ridés dont les traits sont creusés. Un masque de douleur où brillent des yeux heureux ; « on y était ». Arborant fièrement le T-shirt « *finisher* » ou la casquette de la course, ils se réhydratent d'un air viril avec un bidon du Grand Raid. Des femmes aussi ; musculature des épaules et des bras parfaitement sèche, le cou bronzé jusqu'à la limite du débardeur. Elles aussi ont réussi. Elles n'ont pas glandé sur une plage mauricienne, non, elles ont traversé l'île. À marche forcée. Et elles ont survécu, elles.

Il regarde rang après rang les voyageurs qui s'installent et se sent exclu de ce groupe, il n'a pas ressenti de plaisir, de rêve au moment de franchir la ligne. Pendant le vol, il demande à l'hôtesse plus de fioles d'alcool qu'il ne faudrait. La position assise lui est inconfortable, douloureuse même, au bout d'un petit moment, il prend un peu de Myolastan, un dérivé du valium qui, associé à trois whiskys (même de mauvaise qualité) a toutes les chances de vous endormir pour plusieurs heures.

Il n'a pas cherché à parler à ses collègues de la course. Il se fout de leurs « perfs », du parcours, et de l'île. Il est riche d'une expérience bien supérieure à celle qui nourrit leurs souvenirs vulgaires. Il vaut beaucoup mieux, maintenant il le sait, même s'il a aussi compris qu'il est sur le déclin. Physiquement, il l'a senti. Les genoux et les ménisques commencent à crier dans les descentes. Son dos commence à fatiguer. Son coach le lui a dit : après quarante ans, vu son physique il aura peut-être à payer. Il s'en fout, maintenant, il a quelque chose en plus de tous ces coureurs banals. Un trophée secret. Bien plus précieux qu'une médaille. Il a tué. Et maintenant qu'il se souvient de cette nuit-là, il y trouve un plaisir fort et durable. Pas sur l'instant, c'était trop irréflecti et fugace, mais secrètement il s'en gargarise. Il s'en repaît. Au fond de lui, cette différence le gonfle d'orgueil et de suffisance. Un sentiment indicible, mais puissant qui le galvanise.

Ils sont assis à l'arrière de l'avion ; sa copine lui flatte la nuque tendrement. Il est à côté du hublot et il l'observe. Elle l'embrasse, et, à voix basse, lui dit :

– Finalement, c'était pas des vacances cette course. Même pour l'esprit c'était pas reposant, avec ce départ dans la nuit, je suis encore crevée, moi.

Puis elle ajoute en lui caressant la cuisse :

– Alors mon lapin, maintenant que tu as accompli ce que tu voulais, réussi la course de tes rêves, on va pouvoir commencer à tuer le temps, non ?

Il la regarde, et, sans sourire, acquiesce d'un geste vague.

Remerciements

L'écriture est un marathon qui nécessite une équipe d'entraîneurs, de soigneurs et de masseurs.

Élodie, lectrice vigilante et bienveillante, diététicienne de l'écriture, ce texte doit beaucoup à sa patience. Alain, mon flic de référence, kinésithérapeute de l'organigramme administratif et conteur intarissable. Et puis tous les corps de métiers sollicités. Notaires, financiers ou journalistes. Merci à Henri et Pierre et Jean Paul.

Une pensée à mes valeureux centbornards, Pierre, Christophe Benoit et Jean. Initiateurs de la névrose. Et bien sûr les guerriers de l'asphalte, Jean Marie, Greg, Charles et Daniel.

Rendez-vous à Barcelone...

Si vous avez aimé ce livre, vous pouvez consulter le site de l'auteur :

Pascal.burq.org



Table des matières

Première partie	13
Chapitre I.....	15
Chapitre II	25
Chapitre III	35
Chapitre IV	55
Chapitre V.....	65
Chapitre VI	87
Chapitre VII.....	107
Chapitre VIII	123
Chapitre IX	129
Chapitre X.....	147
Chapitre XI	161
Chapitre XII.....	175
Deuxième partie	183
Chapitre XIII.....	185
Chapitre XIV.....	197
Chapitre XV	203
Chapitre XVI.....	219
Chapitre XVII	225
Chapitre XVIII.....	241
Chapitre XIX.....	253
Chapitre XX.....	269
Chapitre XXI.....	277
Chapitre XXII	295
Remerciements.	307

Création de la couverture et mise en page
Quentin Lathière

Image de couverture: © Pascal Burq

Dépôt légal: Décembre 2016

Achévé d'imprimer par CPI
Imprimé en France

PASCAL BURQ

Serial Coureur

Il avait organisé sa vie autour de la course à pied de façon rigoureuse, méthodique. Le hasard d'une épreuve le pousse à goûter au plaisir incertain du crime et il trouve là un substitut à ses obsessions sportives, un nouveau rituel, une nouvelle motivation. Comme avant lorsqu'il était en forme il va s'imposer une épreuve par mois, un meurtre dans une course, selon une méthode renouvelée et indétectable, disséminée sur tout le territoire et même en Outre-mer. Il devient un serial coureur. Jusqu'à ce qu'il soit obligé de fuir, de disparaître et où il rencontre une coureuse qui aurait pu être son alter ego. Une névrose qui croise la perversité. Deux vies qui se mêlent, deux dégringolades qui s'entrechoquent. La mort pour raison de vivre.



La peinture pour première expression. Mes toiles m'ont conduit de Céret où je vis à Rome, en passant par Dresde ou Varsovie.

Mes expériences picturales m'ont permis d'écrire un premier roman : Ceci n'est pas un polar. Dont l'intrigue utilise l'Art contemporain. J'ai également une longue histoire avec la course à pied et l'ultra fond. Marathons, cent bornes et ultra Trail depuis 1984 ! C'est dans ce milieu que se passe mon second polar, et je m'appuie sur mon métier, vétérinaire, pour donner une caution scientifique au roman.